
25 ANS APRÈS SA DISPARITION

Ce qu'a vraiment dit Levi¹

Le syllogisme insidieux, qui lui fut attribué sur la toile, d'être « les Juifs de quelqu'un d'autre » est un faux. Voici comment cela c'est passé.

25 ans se sont écoulés depuis que Primo Levi fut trouvé mort au bas des escaliers de sa maison à Turin le 11 avril 1987. Cet anniversaire de 25 ans a donné lieu à plusieurs initiatives en souvenir de la figure et de l'oeuvre de l'écrivain, qu'il s'agisse de congrès (à Paris, le 11), de rencontres (entre autres celle de Modène), de lectures publiques ou de rééditions. Un programme actualisé de ces manifestations peut être consulté sur le site du Centro internazionale di Studi Primo Levi² : www.primolevi.it

« Tout étranger est un ennemi. » Primo Levi cite cette phrase péremptoire – qu'il met entre guillemets – dans la préface de son livre le plus célèbre, *Si c'est un homme*, en avertissant le lecteur du fait que lorsque un tel « dogme inexprimé devient la prémisse majeure d'un syllogisme, alors, au bout de cette chaîne logique il y a un Lager. » Homme attentif et écrivain sensible aux nuances, Levi avait plusieurs bonnes raisons de se méfier des syllogismes et de leur logique tranchante. L'ironie du sort a voulu qu'on lui en attribue un particulièrement insidieux, qui s'énonce comme suit : « Chacun de nous est le Juif de quelqu'un. De nos jours, ce sont les Palestiniens qui sont les Juifs d'Israël. » Si on cherche sur Google la première partie de la phrase, on obtient environ 426 000 résultats. En cherchant la phrase complète (le syllogisme Juifs-Palestiniens-Israéliens) et en y ajoutant le nom de Primo Levi, les résultats obtenus sont de 25 800 : c'est suffisant pour créer une légende métropolitaine tenace, dont le cheminement a été décrit par Peppino Ortoleva.

En avril 1982 Primo Levi publiait son premier roman intitulé *Maintenant ou jamais* qui racontait les aventures d'un groupe de partisans juifs russes, engagés dans

[1] Domenico Scarpa, Irene Soave, *A 25 anni dalla scomparsa. Le vere parole di Levi*, in *Il Sole 24 Ore*, dimanche 08.04.2012, p. 29.

[2] Ndt : Centre international d'Études Primo Levi.

la lutte contre l'ennemi nazi, à travers l'Europe. En parcourant le texte, on tombe sur la phrase suivante : « Pourquoi ? Parce que chacun de nous est le Juif de quelqu'un, parce que les Polonais sont les Juifs des Allemands et des Russes. » À la première lecture, cela peut sembler une phrase (un syllogisme) à structure orale, mais en réalité il s'agit d'une phrase méditée : c'est là une bribe des pensées qui traversent l'esprit de Mendel l'horloger, l'un des protagonistes principaux du roman, puisqu'il en est le narrateur. Et si on recopie la phrase telle quelle, guillemets compris, pour la chercher sur Google, on trouve à peine 84 mentions. Copier est difficile et ce résultat de 84 mentions, contre les 25 800 précédentes, nous révèle jusqu'à quel point une mauvaise monnaie verbale est susceptible de chasser la bonne. Mais ceci ne nous dit pas encore comment elle parvient à la chasser et quels sont les chemins parcourus par les mots inventés, falsifiés, déformés.

Le Centre international d'Études Primo Levi (www.primolevi.it) – qui a son siège à Turin et compte au nombre de ses collaborateurs les deux auteurs du présent article – a reçu au cours de ces deux dernières années plusieurs communications concernant le pseudosyllogisme de Primo Levi. Si l'on en suit les traces sur la toile, on tombe sur une date : 1969. C'est l'année au cours de laquelle Levi aurait formulé l'équivalence historique Palestiniens-Juifs en signant le manifeste ayant pour titre *Le forche di Bagdad e la questione israeliana*³ (*Resistenza*, a. XXIII, n° 2, février 1969 ; ce texte n'est à ce jour recensé dans aucune bibliographie). Il s'agissait d'un appel des « Juifs turinois, adhérents ou sympathisants des mouvements de gauche », qui critiquaient tant les régimes liberticides du monde arabe que la politique du Gouvernement d'Israël : des Juifs laïques qui demandaient à Israël ainsi qu'aux Palestiniens un « accord concret fondé sur la reconnaissance réciproque du droit à l'existence nationale et autonome. » Du reste, c'est précisément entre la fin des années 1960 et le début de la décennie suivante que la société italienne semble s'apercevoir pour la première fois de la question palestinienne : ce qui explique, en partie, la date plus lointaine – 1969, justement – à laquelle on situe la phrase attribuée à Levi, mais dont il n'y a aucune trace dans l'appel précité. Et on ne la retrouvera pas non plus dans les appels successifs du même genre, tel celui reporté par *l'Unità* du 3 juin 1976, que Levi signa avec Giorgio Bassani, Luciano Berio, Ignazio Silone et le sénateur communiste Umberto Terracini.

L'année 1982, qui est celle de *Maintenant ou jamais*, aurait été pour Levi le moment le plus propice pour prononcer une phrase de ce genre : à condition, naturellement, de l'avoir pensée. L'occasion aurait pu être celle de l'invasion du Liban, décidée par le premier ministre israélien Begin le 6 juin 1982. Et effectivement le 16 juin apparut dans *la Repubblica* un énième appel encore plus chargé d'inquiétude intitulé « Pour qu'Israël se retire », suivi de la signature de huit intellectuels « démocrates et juifs ». Trois écrivains figuraient dans leur nombre : Edith Bruck, Natalia Ginsburg et Primo Levi.

[3] Ndt : *Les potences de Bagdad et la question israélienne*.

Ceux qui autrefois ont tremblé face à la menace de la destruction de l’État d’Israël doivent aujourd’hui avoir le courage et la force de s’opposer à la politique du Gouvernement Begin et à tout ce que celui-ci représente pour l’avenir démocratique de l’État d’Israël et pour la perspective d’une cohabitation-coexistence pacifique avec le peuple palestinien.

Une fois de plus, aucune trace de la fameuse phrase.

Au cours de ce printemps 1982 marqué par l’invasion israélienne du Liban, Primo Levi fut l’auteur d’un roman épique qui montrait les Juifs l’arme au poing : revolvers, bombes et mitraillettes s’ajoutaient aux violons utilisés pour passer le temps et aux montres à réparer d’une main ferme et souple. Dans les nombreuses entrevues réalisées entre le printemps et l’automne à propos de *Maintenant ou jamais*, Levi fut amené à répondre à plusieurs questions sur l’actualité. À commencer par celle par laquelle Alberto Stabile entama la conversation dans *la Repubblica* du 28 juin : « Pourquoi certains Juifs italiens identifient-ils aujourd’hui le drame palestinien avec les persécutions qu’ils ont subies quarante ans plus tôt ? » Levi répond :

Ce n’est pas le fait uniquement des Juifs. Beaucoup de non-Juifs le font. Il y a l’une ou l’autre analogie. Je ne voudrais pas pousser les choses trop loin, mais les analogies me paraissent être essentiellement les suivantes. Il s’agit d’une « Nation », entre guillemets, qui se retrouve sans Pays, car dans le monde arabe les choses sont toujours difficiles à définir. C’est là un point de similitude avec les Juifs. Il existe une diaspora palestinienne récente qui a quelque chose en commun avec la diaspora juive d’il y a deux mille ans. L’analogie ne peut aller beaucoup plus loin, à mon avis. »

« Deux peuples victimes... » relance Stabile.

Et Levi : « victimes de voisins trop puissants. Cependant je refuse d’assimiler ce qu’Hitler qualifiait de solution finale aux actes même violents et terribles des Israéliens d’aujourd’hui. Il n’existe pas de plan d’extermination du peuple palestinien. Cette hypothèse est outrancière. » 1982 est donc l’année où Levi nie la possibilité de formuler le syllogisme duquel nous sommes partis. Et on peut lire des réponses semblables dans d’autres interviews qu’il fit à l’époque. Et pourtant, c’est aussi en 1982 que Joan Acocella fait remonter la pseudo-affirmation de Levi dans un essai savant : « *A hard case. The life and death of Primo Levi* », paru dans le *New-Yorker* des 17-24 juin 2002. Acocella y cite une interview de Levi « à un journal italien » qui daterait de 1982. Voici la phrase telle qu’elle figure dans le texte anglais : « Everybody is somebody’s Jew, and today the Palestinians are the Jews of the Israelis. » Dans sa thèse sur Israël et le Judaïsme dans deux journaux de gauche *l’Unità* et *il Manifesto* (1982-1983), Marta Brachini révèle de quel article italien il s’agit. Bien qu’elle date cet article de 1987, il n’a pas été difficile de le retrouver. Il ne s’agit pas d’une interview, mais d’une critique – très élogieuse – de *Maintenant ou jamais*. La date est le 29 juin 1982, le quotidien, il

[4] Ndt : *Un cas difficile. La vie et la mort de Primo Levi.*

Manifesto, le titre « Quand l'étoile de David était le drapeau des persécutés », l'auteur, Filippo Gentiloni, qui transcrit correctement la phrase du roman « Chacun est le Juif de quelqu'un, car les Polonais sont les Juifs des Allemands et des Russes. » Et il ferme correctement les guillemets avant d'ajouter de son cru : « Et aujourd'hui, les Palestiniens sont les Juifs des Israéliens. »

Dans l'article d'Acocella, ces guillemets, qui séparent les faits du roman des opinions du critique littéraire, ont sauté : cette erreur a suffi pour que l'on attribue à Primo Levi un syllogisme qui circule depuis des années – 25 800 résultats – sur la toile et qui correspond par ailleurs à une thèse politique répandue, quant à elle, depuis des décennies parmi les commentateurs juifs et non juifs. Répandue oui, mais certainement pas dans les écrits et les affirmations de Primo Levi qui la refuse explicitement. Seul un heureux concours de circonstances a permis au Centro Studi Primo Levi de retrouver (fait rarissime) l'origine probable de cette falsification. Morale de l'histoire : vingt-cinq ans après la disparition de l'auteur, il semble difficile de lire correctement, sur la toile et en dehors, une des premières phrases de *Si c'est un homme*, celle précisément où l'on refuse les syllogismes tranchants. C'est une bonne occasion pour relire aujourd'hui le livre dans sa totalité, ainsi que le reste.

Traduction de l'italien par Katarina Cavanna